

Le Phare de la Pointe-au-Père.	£7,500
Do de la Rivière du Loup.	6,000
Do de Berthier.	4,000
Do de Pislet.	5,500
Do Pour une vigie sur le	6,000
Cap Rosier.	3,500
Do de la Malbaie.	3,500
Ce qui suit est un extrait des différents autres items:	
Indemnité à W. L. McKenzie, éc. en sa qualité de directeur de la compagnie du canal Welland en 1835, après avoir été nommé à cette charge par la chambre d'Assemblée du Haut-Canada, conformément à un acte du Parlement Provincial.	£ 250 0 0
Dépenses encourues pour l'Exhibition Industrielle de Londres.	1,500 0 0
Pour construction d'une Résidence au Gouverneur à Toronto, et pour les réparations du Parlement.	10 000 0 0
Pour loyer des Edifices Publiques.	1,350 0 0
Pour changements et réparations à la résidence de Spencer Wood, à Québec.	3,000 0 0
Balance sur les frais de transport (du gouvernement) à Toronto.	1,250 0 0
Frais de transport à Québec.	5,000 0 0
Organisation du Bureau Général des Postes.	169 0 0
Dépenses pour le maintien sur pied de la Police Rurale dans le district des Trois-Rivières.	750 0 0
Frais pour investigation touchant l'état des affaires de la Banque de Prévoyance et d'Épargne de Montréal.	650 0 0
Il n'a été procédé qu'aux affaires de routine jusqu'au moment où le rapport se termine. McKenzie a absorbé un temps considérable à propos de sa demande de renseignements concernant la Compagnie du grand chemin de fer de l'Ouest. Sir Allan McNab s'occupe en ce moment de lui répliquer.	

EUROPE.

PAR L'ARTIC.

New-York, 23 juin.

Les rapports les plus favorables sur les districts manufacturiers sont ceux de Manchester. Il s'y est faite une grande somme de travail. A Birmingham, la plus grande activité se déploie dans presque toutes les branches. Le commerce des toiles d'Irlande ne présente aucune variation. Une faillite de conséquence s'est produite à Liverpool. M. Hyde, engagé dans le commerce du coton a fermé ses comptoirs, ayant à répondre de dettes au montant de deux à trois cents mille livres.

ANGLETERRE.—Jusqu'au départ du Niagara rien d'important n'avait transpiré. Le Parlement s'était ajourné pour les fêtes de la Pentecôte. Le bruit court que le parti protectionniste soutenu de lord Stanley, fera opposition au ministère au sujet de l'Armée et du budget de la Marine qui doit être soumis la semaine prochaine. Une nouvelle ligue se forme en Angleterre dans le but d'obtenir une réforme de la Loi Monétaire, basée sur le système des banques libres. Elle a gagné beaucoup d'adhésions dans les classes mercantiles de Londres et de Liverpool.

Le Times continue de tourner en ridicule l'expédition des articles des Etats-Unis.

On apprend d'Irlande que de grands efforts sont tentés dans le but d'accélérer l'achèvement du chemin de fer de Dublin à Galway, pour le premier d'Avril. Le Bureau des Directeurs a fait l'inspection des travaux, et l'Ingénieur et l'Entrepreneur se sont faits fort de mener à fin la construction pour cette époque.

L'agitation contre les mesures pénales de Lord John Russell s'est éteinte. (Cela est plus que douteux.)

La moisson des produits agricoles en Angleterre et en Irlande promet d'être abondante.

FRANCE.—La Commission chargée de faire rapport sur la révision de la Constitution, continue ses séances : 9 sont en faveur de la révision, 6 contre.

Selon le Times, la Montagne y est le plus largement représentée.

M. Lumarque a fait un long discours en faveur de la révision, en faisant à la nation le droit de la décider, au moyen du suffrage universel. Il a donné pour exemple à l'appui de ses opinions, la sagesse de la République Américaine encore dans la première période de son existence.

Le Président a entrepris une nouvelle excursion dans les Provinces, où sa popularité augmente. Il se propose d'assister à l'inauguration des chemins de fer d'Orléans et Bordeaux, et de visiter Poitiers, Angoulême et plusieurs autres villes.

Etats-Unis.

Les honneurs de l'élection présidentielle, si l'on en croit les rumeurs, paraissent devoir être disputés entre MM. Woodbury, Webster, le Général Scott et M. Millard Fillmore. Mais la seule candidature ayant un commencement de caractère officiel, est celle du juge Woodbury en faveur duquel s'est prononcée la convention démocratique de New-Hampshire.

La dernière catastrophe de San-Francisco a régné d'une manière désastreuse sur un grand nombre de commerçants ; la liste de leurs noms occupe cinq à six colonnes de journal. Un français, M. Delmonico, perd à lui seul par la destruction de son hôtel, près de 40 mille dollars. D'ailleurs, plus une seule police d'assurance pour pallier au moins en partie l'échec de ce sinistre.—Plusieurs victimes ont été ensevelies sous les débris des nombreuses constructions incendiées.

Le *Courrier des Etats-Unis* s'exprime ainsi sur les conséquences de ce grand incendie : « La perte éprouvée par le commerce de New-York ne tombe fort lourdement sur aucune classe en particulier ; elle se dissémine et se divise par petites sommes entre une foule de spéculateurs et d'intéressés ; si elle ruine quelques-uns d'entre eux, elle n'ébranlera assurément aucune des maisons considérables qui sont en rapport avec la Californie. Elle ne sera pas non plus bien cruelle pour les manufacturiers et les industriels, qui, pour la plupart, ont expédié d'abord des fonds de magasin dont ils ne pouvaient plus tirer parti. En somme donc, si beaucoup doivent souffrir du désastre de San Francisco, bien peu seront atteints de manière à succomber. »

Biographie du P. Joseph Bressani.

RELATION ABRÉGÉE, ETC., ETC., ETC.

(Voir le numéro du 20 juin.)

Les Hollandais accueillirent le missionnaire avec la même bonté qu'ils avaient témoignée au P. Jogues, en pareille circonstance, lorsqu'ils lui menagèrent, il y avait précisément une année, l'occasion de s'échapper des mains de ses bourreaux. On lui donna des vêtements et tous les secours nécessaires pour repaître ses forces. Il se remit en peu de temps, malgré tant de souffrances, et en arrivant à La Rochelle, le 15 novembre 1644 après une traversée de 55 jours presque toujours au milieu des tempêtes, il se trouva plus fort, et mieux portant qu'il ne l'avait jamais été.

Voici la lettre de recommandation que, par prudence, le Gouverneur Hollandais lui avait remise, pour lui servir au besoin :

« Nous Guillaume Kieft directeur général et le conseil de la Nouvelle Belgique, à tous ceux qui verront les présentes, salut. « François Joseph Bressani, de la Société de Jésus, fait prisonnier il y a quelque temps en Canada par les Sauvages Iroquois, appelé ordinairement Maquios, tourmenté longtemps par eux et à la veille d'être brûlé, a été heureusement après bien des difficultés, arraché par nous de leurs mains moyennant une rançon, et délivré. Maintenant comme avec notre consentement il va en Hollande pour retourner de là en France, la charité chrétienne exige que tous ceux chez qui il se présentera, le reçoivent avec bonté. En conséquence nous prions tous les Gouverneurs, commandants ou leurs lieutenants, les capitaines, de lui prêter secours à son arrivée, et à son départ, leur promettant de leur rendre en pareil cas le même service. « Fait au fort de la Nouvelle Amsterdam dans la Nouvelle Belgique, le 20 de Septembre (nouveau style), l'an du salut 1644. »

Le P. Bressani aussitôt après son arrivée en France eut soin de solder le prix avancé pour sa rançon. Il se recommandait encore grandement redevable envers ces hôtes charitables à qui il devait la vie.

Le séjour du P. Bressani en Europe ne fut pas long. La mission où il ne semblait avoir mis le pied que pour l'arroser de son sang, était toujours l'objet de ses plus ardens desirs. Il obtint sans peine de ses supérieurs, la permission d'y retourner, et nous le voyons réparaître encore en Canada dès le mois de juillet de l'année suivante.

C'était l'époque célèbre de la première paix solennelle faite avec les Iroquois. Il assista à la grande assemblée des députés qui eut lieu aux Trois-Rivières, le 12 juillet 1645. Il put embrasser comme amis, ceux qui avaient été ses bourreaux. Le souvenir des coups qu'il avait reçus, et des blessures dont il avait été couvert, ne servait alors qu'à lui faire ambitionner avec plus d'ardeur, le privilège de porter la foi au milieu d'eux : ven bien digne d'un évangéliste apostolique. Il ne put obtenir la faveur qu'il désirait. Pour s'en dédommager et rendre à ces cœurs sauvages quelque vengeance inspire la religion, il voulut faire lui-même une quête parmi les Français de la colonie pour pouvoir leur offrir son présent.

Le P. Bressani ne s'arrêta pas longtemps aux Trois-Rivières. Désigné de nouveau pour aller au secours des Missionnaires chez les Hurons, il s'y rendit dans l'automne de 1645. Sa première destination y avait déjà fait connaître son nom ; mais les événements qui s'étaient passés depuis l'avaient encore grandement aux yeux des néophytes et même aux yeux des païens. Ils le reçurent comme un héros qui avait fait ses preuves. Car la vertu consistait selon eux surtout à supporter courageusement la douleur.

Le P. Bressani parut donc au milieu des Hurons, mais sans savoir leur langue qu'il n'avait pas encore en le temps d'apprendre, et cependant sa présence excita le plus vif intérêt. Il put même, raconte le P. Ragueneau, supérieur de cette Mission, se mettre aussitôt à l'œuvre et avec fruit. « Ses mains mutilées, ses doigts coupés, son corps couvert de cicatrices, l'ont rendu dès son arrivée, meilleur prédicateur que nous ne sommes, et ont servi plus que toutes nos instructions à faire comprendre à nos Hurons les vérités de la foi. »

Ils avaient senti toute la puissance du témoignage du sang, le plus triomphant que puisse recevoir la vérité. On croit volontiers des témoins prêts à se laisser égorger pour la défendre.

« Il faut, disaient les Hurons, que Dieu soit bien aimable, et vraiment digne d'être servi, puisque la vue de mille morts et de supplices plus terribles encore que la mort, ne peut arrêter ceux qui viennent nous annoncer sa parole. — S'il n'y avait pas de paradis, trouverait-on des hommes disposés à traverser les mers et à s'exposer aux cruautés des Iroquois pour nous arracher à l'enfer et à nous mener avec eux au Ciel. »

« Non, répétaient ceux-ci ; je ne puis pas être tenté sur les vérités de la foi ; je ne sais ni lire, ni écrire, mais ces doigts coupés, sont la raison à tous mes doutes. Je suis bien sûr que celui qui a souffert tant de cruautés, et qui s'y est encore exposé volontiers une seconde fois, aussi gaiement que s'il n'avait trouvé dans ce pays que des délices, est bien certain de la doctrine qu'il nous enseigne. »

Ce saint missionnaire après avoir passé trois ans chez les Hurons, fut chargé en 1648 d'accompagner un grand convoi qui se préparait à descendre aux Trois-Rivières. Deux-cent-cinquante hommes parmi lesquels on comptait 120 chrétiens ou catéchumènes, et deux français formaient cette importante expédition. Les Hurons voulaient à tout prix et malgré tous les dangers de ce long voyage tenter de renouer les communications, avec les Français des Trois-Rivières et de Québec que leurs ennemis depuis la rupture de la paix étaient encore parvenus à rompre par leurs embûches continuelles sur la route. Privés de ce commerce, les Hurons voyaient leurs ressources anéanties. Leurs pelleteries leur devenaient inutiles, et ils ne pouvaient plus se procurer les haches, les chaudières, les fusils, et les munitions nécessaires.

Ils s'étaient donc décidés à s'ouvrir un passage cette année. Déjà il y avait eu des expéditions plus nombreuses, jamais on n'en vit où régnât plus d'ordre et d'ensemble. On aurait dit l'armée la mieux disciplinée sous la direction des chefs les plus habiles.

Toutes les précautions étaient prises pour éviter les embûches de l'ennemi, et la vigilance était telle de jour et de nuit qu'il n'y avait à redouter aucune surprise.

Les chrétiens de cette troupe, sans faire bande à part lorsqu'il s'agissait de la sûreté commune, se groupaient souvent autour du Missionnaire. Deux fois le jour, ils offraient en commun et publiquement leurs prières au maître de la vie, et consacraient quelques moments à écouter les instructions de son ministre.

Le voyage était heureux. L'ennemi ne se montrait nulle part. Il est probable que grâce à sa position avantageuse dans des lieux élevés il avait pu se rendre compte de la supériorité de cette troupe de guerriers, et qu'il avait jugé prudent de ne pas chercher à lui barrer le passage.

Les Hurons arrivaient donc sans encombre au terme de leur voyage, et approchaient des Trois-Rivières. Ils voulurent se préparer à faire une entrée solennelle. Le 17 juillet 1648 ils mirent pied à terre au milieu des joncs qui bordaient le rivage pour faire à leur aise leurs dispositions accoutumées. Se peindre la figure et le corps de couleurs variées et brillantes, se graisser les cheveux, se couvrir la tête et le cou de colliers, tels étaient pour eux les ornements obligés d'un jour de fête.

Cependant ils ne voulaient pas retarder leur arrivée. Ceux qui formaient l'avant-garde se trouvèrent bientôt prêts, et prirent les devants. A peine venaient-ils de mettre leurs canots à l'eau, et de gagner le large, qu'ils furent aperçus en même temps, et par les Français du Fort des Trois-Rivières, et par 100 Iroquois embusqués près de là.

Les Français et les Iroquois s'embarquèrent précipitamment. Les premiers pour secourir leurs alliés, ceux-ci pour essayer d'enlever cette proie qu'ils croyaient facile.

Mais les guerriers hurons, avertis par leur avant-garde qui s'était repliée sur eux, sont sur pied dans un instant, les armes à la main. Jetant de côté tous les préparatifs de leur toilette, ils accoururent en bon ordre au lieu du débarquement, sous le commandement de leurs cinq braves capitaines. Ils arrivèrent trop tard pour empêcher les ennemis de descendre à terre, mais ils se formèrent aussitôt en demi-cercle pour envelopper les Iroquois ou du moins pour être prêts à soutenir leur choc.

Les Iroquois, à la vue de cette troupe nombreuse et si bien disposée n'en devinrent que plus furieux, et font une décharge générale de leurs arquebuses. Les Hurons la reçoivent en se couchant à terre, comme des hommes déjà exercés à ce genre de combat. Leurs ennemis se crurent un moment vainqueurs ; mais les Hurons se relevant aussitôt, sans leur donner le temps de faire une seconde décharge, poussent le cri de guerre et se précipitent sur eux avec ardeur. La retraite n'était plus possible.

Les Iroquois se défendirent en désespérés ; mais ils ne purent tenir tête à leurs ennemis, et ils prirent la fuite.

La victoire fut complète. Les deux Français qui accompagnaient le Missionnaire combattirent avec valeur. Un d'eux dans le fort de l'action confondait souvent les Iroquois et les Hurons. Un moment en présence d'un Iroquois effrayé, il le prend pour un Huron, et le frappant sur l'épaule il lui dit : courage, mon frère ; « battons-nous bien. » Mais un Huron qui le reconnut vint le faire prisonnier. Cet Iroquois se vantait ensuite d'avoir été pris par un Français. Il croyait qu'il lui avait dit : tu es mon prisonnier.

Le P. Bressani ne s'éloigna pas du théâtre de cette sanglante action. Son ministère pouvait être nécessaire, et il n'ignorait pas tout l'influence que sa présence et ses conseils pouvaient exercer sur ses néophytes. Il resta donc au milieu de la mêlée. Il encourageait les uns, excitait les autres, consolait et pansait les blessés, donnait les derniers secours aux moribonds.

Les Hurons poursuivirent quelque temps les fuyards dans les bois. Ils en tuèrent un grand nombre, firent plusieurs prisonniers, qu'ils ra-

menèrent au campement, avec les chevelures de ceux qu'ils avaient tués.

Cependant l'agitation et l'inquiétude étaient grandes aux Trois-Rivières. Toute la population des Français et des Sauvages était sur pied. On y avait sonné le tocsin d'alarme aussitôt qu'on eut vu les Iroquois sortir de leur embuscade et poursuivre les Hurons. Les Français et les Sauvages volent à leur secours. Ils entendirent en approchant une grande fusillade dans les bois sans pouvoir s'assurer s'il s'agissait d'une embûche ou d'une attaque véritable. Les Iroquois les avait habitués à se méfier de toutes ses démarches. Dans la crainte d'une surprise, ils attendirent quelque temps, et ne trouvant aucun moyen de dissiper leurs doutes, ils rentrèrent dans leur poste, selon l'ordre qu'ils avaient reçu.

Ils trouvèrent à leur retour aux Trois-Rivières, la consternation générale. On y avait entendu en effet le bruit de la fusillade, et la nouvelle que 200 Hurons descendus pour la traite, venaient d'être défaits par les Iroquois, s'y était en même temps répandue. Les Français se reprochaient leurs excessives précautions, et se regardaient déjà comme cause de la mort de tant d'infortunés.

Au milieu de cette tristesse profonde, on aperçut sur le fleuve un canot huron suivi de deux canots iroquois. Quelques soldats se jetèrent à la hâte dans deux canots pour secourir leurs alliés qu'ils croient encore poursuivis. Ils ne tardèrent pas à être détrompés.

Le P. Bressani montait le premier canot. L'étendard sacré de notre rédemption, comme un signe de salut et de triomphe, s'élevait sur sa tête. Quelques Hurons le suivaient dans les canots de leurs ennemis. Le missionnaire avait voulu prendre le devant, pour rejeter ses compatriotes des inquiétudes dans lesquelles il pensait bien qu'ils devaient être plongés.

Tous les habitants des Trois-Rivières se trouvèrent bientôt sur le rivage pour accueillir les heureux voyageurs. Ils furent reçus au milieu des signes de la plus vive allégresse. « Bénissons le Seigneur, s'écria la Missionnaire ; allons tous ensemble lui rendre grâce dans son saint temple. Il nous a donné la victoire ; nos Hurons ont triomphé des Iroquois. Ils ont fait un bon nombre de prisonniers ; il y a encore des jeunes gens à la poursuite des fuyards. »

Le reste des Hurons n'était pas éloigné. On voyait leurs 60 canots s'avancer lestement et en bon ordre sur le fleuve. Assis gravement au milieu de leurs 35 prisonniers, les Hurons marquaient la cadence avec la voix et les avirons, tandis que leurs ennemis, selon l'usage, faisaient retentir les bords de leur chanson de mort.

Cependant le canon du Fort a signalé leur arrivée, et annoncé au loin leur victoire. Ils abordent, et en passant devant la croix plantée à l'entrée du Fort, les vainqueurs forcent les prisonniers à fléchir le genou avec eux pour rendre hommage à la puissance de celui qui les a rachetés sur ce bois, et leur faire faire amende honorable pour avoir nversé la croix élevée l'année précédente près du fort Richelieu. Ces infortunées victimes qui ne s'attendaient qu'à mourir, se soumettaient à tout.

Un Huron négatif, pris avec les Iroquois, passa par toutes les horreurs du supplice du feu, et la haine qu'il semblait inspirer à ses anciens compatriotes, venait surtout de son apostasie.

Les vainqueurs, pour faire plaisir aux Algonquins, leur donnèrent un de leurs prisonniers à tuer ; mais ceux-ci, dont les mœurs avaient déjà été adoucies par le christianisme, se hâtèrent de lui donner la mort. Les Hurons admirèrent cette douceur, sans vouloir l'imiter. Bientôt, dirent-ils, « tout notre pays sera chrétien, et nous traiterons alors comme eux nos prisonniers. »

(A continuer.)

DECES.

A Québec, le 24 du courant, à l'âge de 71 ans, Pierre Doucet, Ecuyer, après une longue et douloureuse maladie supportée avec la résignation d'un chrétien. Il laisse un grand nombre de parents et d'amis pour regretter sa perte.

ANNONCES.

AUX COMMISSAIRES D'ECOLLES.

LIVRES POUR RÉCOMPENSES, PRIX, ETC.

Le Soussigné vient de recevoir un splendide assortiment de LIVRES, de reliures ornementées, en or, etc., conuant des gravures et propres à être distribués à titre de récompenses, aux examens scolaires. Il en disposera à des prix très réduits.

J. BRE. ROLLAND.

Montréal, 28 Juin 1851.

BAZAR!!!

LUNDI, sept du mois de Juillet prochain, et les deux jours suivants, il y aura BAZAR à l'Asile de la Providence, pour secourir les personnes âgées et infirmes et les orphelins de cette institution. Les Dames qui se proposent de fournir des effets pour ce BAZAR, sont priées de les faire déposer à la Providence, dans le cours de la semaine prochaine.

Montréal, 28 Juin 1851.

PEINTURES, NOILES, ETC.

Le soussigné offre ses plus sincères remerciements à ses amis et au public en général et à l'honneur de les informer qu'il a ouvert un magasin au no. 97, rue St. Paul, où il tiendra constamment un assortiment général de meilleures PEINTURES, HUILES, BROSSSES et PINCEAUX, aux plus bas prix, et il espère par sa ponctualité mériter l'encouragement de ses compatriotes et amis.

Tous ordres pour envois seront reçus au No. 97, rue St. Paul, ou au No. 106, rue du Spectateur, faubourg des Récollets, et exécutés dans le plus court délai.

MICHEL MOSES.

Montréal, 13 Mai 1851.

J. J. E. BIBAUD,

AVOCAT.

Petit rue St. Jacques, No. 37.

Montréal, 24 juin 1851.

L. L'ESAGE, Professeur de Français, de Latin, de Mathématiques et de Tenue de Livres. Coin des Rues St. Denis et Laguchetière, No. 2. Montréal, 20 Juin 1851.

AVIS.

NOUVEAU Recueil de 126 cantiques bien choisis et dont le prix est à la portée de tout le monde. Il ne coûte que six sous l'exemplaire. Maintenant à vendre chez

J. M. LAMOTHE, Libraire.

AVIS AUX ORGANISTES.

Le Soussigné qui a touché l'orgue pendant 25 ans à la Cathédrale de Québec, a arrangé EN MUSIQUE tout ce qui se joue et se chante en fait de PLAIN-CHANT dans nos Eglises. S'adresser à Québec à

FRANÇOIS LÉCUTER, Organiste.

Montréal, 10 mai 1851.

REPERTOIRE DE L'ORGANISTE

OU

RECUEIL DE CHANTS GREGORIENS

A l'usage des Eglises du Canada,

CONTENANT :

LES MESSES du GRADUEL, tous les HYMNES ET PROSES, les HYMNES d'ANTIENNES en l'honneur de la STE. VIERGE, sur les AIRS anciens et nouveaux, aussi tous les TONS du PROCESSIONAL sur les AIRS ANCIENS et les NOUVEAUX, avec toutes les différentes FINALES : LA MESSE des MORTS la prose : DIES IRE et le LIBERA, tels que les donne le Processional, et arrangés en musique pour le chant et l'accompagnement.

Ce recueil, après avoir été soigneusement examiné, a été honoré de l'approbation de S. G. MONSIEUR l'Evêque de Montréal. Il est maintenant sous presse, et paraîtra sous format in-folio d'environ 125 pages. Le souscripteur a confiance dans l'utilité de son ouvrage en faveur des Eglises dont elle obtiendra le patronage. Le prix de l'ouvrage est de 2\$, dont le tiers payable d'avance. Les Souscriptions doivent être transmises au Secrétaire de l'Evêché de Montréal.

J. B. LABELLE,

Organiste de la Paroisse de N. D. de Montréal.

Montréal, 10 Mai 1851.

Le Soussigné informe les Messieurs du Clergé et les Marguilliers des Fabriques qu'il vient de recevoir de France le complément de ses commandes contenant un grand assortiment d'ORNEMENTS d'EGLISE de toute description. CALICES, CIBOIRES d'argent, OSTENSIOIRS, VASES, CHANDELIERS, CROIX, CHRISTES de diverses grandeurs, VIN BLANC pour le St. Sacrifice de la Messe, encensement pour être pur, ENCENS, Cire blanche et jaune. Le tout sera rendu aux prix les plus réduits.

Montréal, 30 Mai 1851.

LIVRES NOUVEAUX

POUR DISTRIBUTION DE PRIX.

Le Soussigné vient de recevoir par Great Britain Pearl, Wreath et John Bull leur assortiment de LIVRES DE PIETE, LITTÉRATURE, DROIT, MÉDECINE, etc., etc. la collection est très-considérable et le choix tant sous le rapport des ouvrages que sous celui des reliures et des prix ne laisse rien à désirer.

DE PLUS Chandeliers, Croix de Procession et d'Autel, Calices, Ciboures, Ostensoirs, Bénitiers, Burettes, Instruments de paix, Chasubles, vases pour fleurs en porcelaine, Statuettes diverses aussi en porcelaine, Vaseaux, etc., etc. E. R. FABRE, Ec. Rue St. Vincent, N. 3.

Montréal, 23 Mai, 1851.

IMAGES NOUVELLES.

Le Soussigné ont reçu directement de France au-delà de 25,000 FEUILLES IMAGES, assorties de grand et de petit, qu'ils offrent à des prix excessivement réduits.

E. R. FABRE, Ec. Rue St. Vincent, N. 3.

Montréal, 23 Mai, 1851.

CHAPEAUX FRANÇAIS.

Le Soussigné ont l'honneur d'annoncer qu'ils viennent d'ouvrir quelques caisses de CHAPEAUX DE L'É, Ire. qualité, pour MM. du Clergé, prix 25s. E. R. FABRE, Ec. Rue St. Vincent, N. 3.

Montréal, 23 Mai, 1851.

TAISSERIES FRANÇAISES de 8 sous à 10 chelins le rouleau. VAILLEUSES et FROMAGE de GRUYÈRE. A vendre par

F. R. FABRE, Ec. Rue St. Vincent, N. 3.

Montréal, 23 Mai, 1851.

AVIS AUX MESSIEURS DU CLERGE.

Le Soussigné prennent la liberté de prévenir Messieurs les Curés et le Clergé en général qu'ils attendent par les premiers arrivages d'Europe un assortiment de VIN BLANC achetés et choisis par eux à BORDEAUX, expressément pour l'usage du St. Sacrifice de la Messe, et dont ils disposeront à des PRIX MODÉRÉS.

E. et V. HUDON.

Montréal, 2 mai 1851.

A vendre à cette imprimerie :

LE MANUEL

DE LA

VISITE EPISCOPALE

Dans les Communautés et Paroisses du Diocèse de Montréal

AUGMENTÉ

DU

MANEMENT

DE MGR. L'ÉVÊQUE DE MONTRÉAL

POUR LA

Visite Générale des Communautés

Prix : 279 la douzaine.

Montréal, 29 avril 1851.

AVIS AUX ENTREPRENEURS.

qu'à l'extérieur de l'EGLISE et de la SACHISTE de la Paroisse de CHATEAUGUAY. Pour autres informations, s'adresser à M. le Curé de la dite paroisse. Chateauguay, 23 Mai, 1851.